

PARLERS DE JEUNES LYCEENS A ALGER : PRATIQUES PLURILINGUES ET TENDANCES ALTERITAIRES

Abdelali Becetti

ENS d'Alger/ Algérie
babelali@hotmail.com

Le paysage linguistique et culturel en Algérie offre actuellement des reflets irisés de contacts de langues et de cultures. Une situation kaléidoscopique résultant d'une longue chaîne de causalités historiques (colonisation, immigration, crises politiques ou économiques) produisant un « *marché franc* » (Bourdieu, 1983) très dense et varié. Tant de processus se sont opérés pour faire advenir un schéma sociolinguistique hétérogène dont l'une des caractéristiques est que le divers est plus prégnant que toute velléité de réduction du réel complexe.

Parler de plurilinguisme en Algérie semble aujourd'hui une lapalissade dont de nombreuses études sociolinguistiques ont rendu compte ; les unes (Taleb-Ibrahimi, 1995 ; Morsly, 1988) montrent la richesse linguistique des répertoires verbaux des Algériens et leur extrême labilité en utilisant des ressources transcodiques (alternances codiques, code mixing, ...) qui mêlent l'arabe avec ses variantes dialectales, le français et le berbère¹ comme étant des stratégies discursives et communicatives ; d'autres (Grandguillaume, 1983 et 2004 ; Benrabah, 1995 et 1999) s'intéressent à la place des langues (notamment le français et l'arabe) dans la société en termes de politique linguistique.

Or, ce qu'il convient de souligner est que cette hétérogénéité linguistique et culturelle est corrélativement liée à une hétérogénéité sociale et ethnique déterminant les changements et pesant sur les modalités d'interactions des acteurs sociaux. Interactions où la part de l'individuel semble se rétrécir au profit d'une collectivité massante transformant l'espace public des relations intersubjectives en un espace altéritaire, lequel performe toute rencontre interpersonnelle (donc interlinguistique) et la rend apte à se modeler sur ses contextes d'émergence et/ou d'actions.

Les pratiques langagières de jeunes, depuis que les études sociolinguistiques commencent à s'y intéresser (Conein et Gadet, 1998 ; Merle, 1986 ; Boyer, 1997 ; Calvet, 1984 ; Billiez, 1992 et 2003 ; Goudailler, 1997 ; Bavoux, 2000) ont toujours porté les marques de la déviance, de l'innovation et de l'écart. Cette déviation (jeune) à l'égard d'une certaine norme (adulte) fait que la littérature sociolinguistique actuelle focalise son attention sur les modalités, les fonctionnalités et les motivations de ces parlars réputés être déviants (Fagyal, 2004). Les pratiques langagières de jeunes lycéens à Alger font partie, elles aussi, de ces formes

¹ Bien qu'il existe d'autres variétés comme le berbère et ses multiples variétés, chleuh et targui, entre autres.

langagières, dynamiques et vitales qui sont marquées autant par l'écart (usage d'unités linguistiques innovantes) que par l'accommodement (à la norme).

Or, les parlars (de) jeunes à Alger n'obéissent pas uniquement à la triple fonctionnalité/finalité reconnue dans le champ disciplinaire de la sociolinguistique : crypto-ludique et identitaire mais invoquent, en étant innovants, des désirs altéritaires qui ne sont pas forcément identitaires. Une thèse que nous voudrions soumettre à vérification à travers l'exploration de quelques extraits de corpus dont le caractère hétérogène fera l'objet d'un éclairage théorique et méthodologique servant notre hypothèse.

1. Présentation générale d'Alger : une ville plurilingue²

Se situant au nord de l'Algérie, sur le littoral central, se présentant comme sa capitale, Alger est une ville d'une superficie de 230 km² et d'une population avoisinant les 3 millions habitants. Sa position géographique et sa densité démographique et urbaine font d'elle une conurbation drainant les populations de partout de l'Algérie.

En fait, la concentration sociologique qui caractérise son tissu social ne lui vient pas d'une époque récente, mais elle est la conséquence de facteurs multiples ancrés dans une historicité plurielle : historique, économique et surtout politique.

Cette multiplicité des paramètres a engendré un paysage social kaléidoscopique car (t)issu de strates ethniques diverses et dont nous supposons qu'il a beaucoup à voir³ avec une certaine hétérogénéité linguistique qui semble teinter de plurilinguisme la situation linguistique d'Alger.

2. Bref historique du paysage sociolinguistique algérois

Plongeant ses racines dans une temporalité séculaire, Alger ne s'est pas faite plurielle du jour en lendemain ; il a fallu la superposition de plusieurs schémas de contacts de peuples et de langues, survenant en son sein et/ou autour de sa périphérie, pour que puisse se dessiner une scène plus ou moins bigarrée de sa réalité sociolinguistique. Les rapports entre langues et sociétés au fil du temps nous éclairent mieux sur la façon dont s'est constitué et construit l'ensemble des stratifications sociale et linguistique au sein d'Alger et nous aident à visibiliser les différentes facettes de son plurilinguisme actuel.

Après une occupation phénicienne (III^e siècle av J.C), la période romaine (40. av J.C /IV^e siècle) était caractérisée par une coercition imposée par les Romains sur la population en termes de choix administratif, linguistique et culturel. C'est qu'entre les X^e et XIX^e siècles, l'Algérie subit deux fortes colonisations qui avaient reconfiguré autrement sa situation linguistique : d'un côté, les mouvements d'islamisation hilaliens (vers les XI^e/XIII^e siècles) font que l'arabe s'introduit à Alger et prend au berbère son statut de langue de communication quotidienne ; cette phase était décisive car traçant les contours physiologiques d'un paysage multilectal qui va être celui des dialectes arabes du Maghreb, comme le mentionne Julien (1994 : 643) :

² Voir *Plurilinguismes*, 1996, 12.

³ Si ce n'est même la cause.

« L'invasion hilalienne est à coup sûr l'événement le plus important de tout le Moyen âge maghrébin...les Bédouins apportèrent avec eux leur langue, que l'on distingue facilement des dialectes citadins, legs des premiers conquérants musulmans. De cet arabe bédouin viennent la plupart des dialectes arabes ruraux parlés aujourd'hui en Afrique du Nord ».

De l'autre, avec l'invasion française (1830), Alger se trouve prise dans l'état d'un chamboulement linguistique radical qui se concrétisa par la politique de francisation. Déjà, on peut noter dans cette période une situation de plurilinguisme inégalement réparti marqué par la domination du français sur les langues locales arabe et berbère. Juste après l'indépendance du peuple algérien en 1962, le paysage linguistique qui se donne à voir à Alger est dessiné par la réémergence de l'arabe classique comme langue nationale se substituant au français ; ce remplacement s'est produit à travers une politique linguistique⁴ puissamment menée et contrôlée aboutissant à un rayonnement de l'arabe dans toutes les institutions et organismes étatiques algériens. Politisée, cette politique a débouché sur une situation de crise où même les minorités linguistiques (kabyle et autres ethnies arabophones) étaient ignorées ou mises à l'écart, « ce qui a engendré, de la part des Kabyles principalement, une opposition déterminée à cette politique » (Grandguillaume, 2004 :76).

Alger, de plus en plus urbanisée, connaît un accroissement démographique exponentiel⁵ dû à des vagues de migration provenant des villes du pays et surtout à l'exode rural dans les premiers temps avant de s'exacerber, surtout, dans les années 90 avec la recrudescence des actes de terrorisme dans les wilayas intérieures.

Tous ces éléments ont joué un rôle prépondérant dans le façonnement et l'évolution de la situation linguistique à Alger qui, nonobstant toutes ces politiques successives, « connaît sur le plan sociolinguistique une évolution remarquable due au brassage d'Algériens venus de toutes les régions du pays (...) avec leurs parlers respectifs et contribuant, par cela, à la cosmopolitisation de la ville » (Taleb-Ibrahimi, citée par Morsly, 1996 : 68) et conserve quasi jalousement son statut de territoire plurilingue.

3. L'altérité : entre identité, différence et intersubjectivité

Nul ne pourrait ignorer la part de l'autre dans toute entreprise personnelle ; nous nous définissons tels parce que nous nous construisons⁶ les uns par rapport aux autres. Les travaux d'E. Lévinas (1971) sur Autrui et l'autre en général ont montré que la dimension relationnelle qui unit le même à l'autre est ce qui fonde toute rapport intersubjectif :

« Toute la philosophie d'E. Lévinas repose sur l'initiative de l'autre dans la relation intersubjective. A vrai dire, cette initiative n'instaure aucune relation, dans la

⁴ Il s'agit de la politique d'arabisation qui a été généralisée à toutes les sphères de l'Etat algérien et a produit des polémiques politiques et des antagonismes hautement idéologisés.

⁵ De 943 51 habitants en 1966 à 1 507 243 en 1987 ; des chiffres toujours en augmentation selon toute probabilité.

⁶ La double pronominalisation est ici plus d'ordre réciproque.

mesure où l'autre représente l'extériorité absolue au regard d'un moi défini par la condition de séparation. L'autre, en ce sens, s'ab-sout de toute relation. Cette irrelation définit l'extériorité même ». (Ricoeur, 1990 : 221).

Les sciences humaines, en s'inscrivant dans des paradigmes de plus en plus qualitatifs et réflexifs, se donnent un objet d'étude dont les éléments combinatoires se construisent au fur et à mesure de la collecte des données et de leur interprétation, deux phases qui semblent bien caractéristiques des méthodes qualitatives (Mucchielli, 2002). Cette tension vers l'assemblage du divers, de l'hétérogène en une unité compréhensible procéderait d'un désir de donner du sens à l'autre en le mettant ainsi dans une position de stabilité, de confort ; il n'en demeure pas moins que toute entreprise interprétative/herméneutique vise à complexifier le rapport à l'autre en en extrayant tous les éléments saillants pouvant le définir.

Comment donc pouvoir cerner une altérité dont le principe même veut qu'elle soit incommensurable ?

La réponse à cette question implique une posture spécifique dont c'est au chercheur - au sociolinguiste, dirions-nous- d'étudier les modalités et de tracer les contours. La sociolinguistique s'étant toujours définie comme rapport entre langue(s) et (en) société(s), son but ultime était (est) de toujours vérifier s'il y a articulation entre changement linguistique et changement social ; cette relation incluant des acteurs sociaux, est sans cesse re/dé-co-construite dans une dialogique de rapports et de conditions aléatoire ou chaotique (Robillard, 2001) basée sur le principe de « l'auto(géno-phéno-égo)-éco-ré-organisation » (Morin, 1980 : 392). Dans cette optique, le rapport du chercheur au terrain avec tout ce qu'il présuppose d'imprévisible, d'étranger, nécessite une alter-approche qui, sans être différente ni inscrite exclusivement dans l'un des paradigmes positivistes, chercherait la portion de l'autre à attribuer à cette relation :

« Car la relation, parce qu'elle nous affecte, est sans doute la seule façon de se donner les moyens d'avoir quelque chose à dire de l'autre, parce que nous n'y avons jamais accès autrement que par ce en quoi il nous modifie, donc par la relation. (De Robillard, à paraître : 7) ».

Cela nous confirme dans notre position adoptée ici en vertu de laquelle la rencontre avec l'autre nous situe dans le monde (des réalités sociales) et nous redimensionne selon une échelle scalaire de valeurs se modelant en fonction de nos multiples interactions avec lui.

4. Le lycée Amara Rachid : homogénéité du terrain et hétérogénéité du corpus

Le saut rétrospectif dans l'histoire sociolinguistique d'Alger auquel nous avons procédé *supra* nous a révélé des temporalités successivement marquées par l'hétérogénéité sociale et linguistique ; cette diversité s'incruste dans l'habitat de la ville et s'irradie en faisceaux socio-urbains inégalement répartis sur toute l'agglomération.

Le lycée Amara Rachid où nous avons recueilli notre corpus est constitué d'élèves venant de différents quartiers d'Alger représentant des strates sociales diversifiées (bourgeoise, populaire, moyenne,...etc). Or, avant de présenter la posture méthodologique avec laquelle nous avons collecté les données, il nous paraît important de souligner, pour les besoins de cet article, certains points épistémologiques concernant la conception sociolinguistique du corpus.

Dans son article « *Sociolinguistique : faire corpus de toute(s) voix ?* », H. Boyer (2002) revient sur la façon dont les sciences du langage envisagent « la notion-concept de corpus » (p. 97) : entre une vision homogène, close et fermée des corpus emblématisée, dans les années 60-70, par les structuralistes et une attitude hétérogène et ouverte dont la sociolinguistique labovienne semble inaugurer l'ère, la perception qu'avaient les chercheurs des corpus oscillait entre représentativité corrélée à une exhaustivité quantifiée qu'une certaine « *structuro-linguistique* » (Blanchet, 2007) ou « *techno-linguistique* » (De Robillard, 2007) diffusait et prônait et une hétérogénéité variationniste plutôt qualitative rendue célèbre par une sociolinguistique interactionniste. Cette dernière, par ses multiples efforts microsociologiques, tend de plus en plus aujourd'hui vers une conception hétérogénéisante des terrains et des situations marquant ainsi un goût vif moins pour le volume des pratiques observées que pour les circonstances de production des discours (des acteurs sociaux), ce à quoi semble aboutir la conclusion de Boyer « c'est dire si le corpus revêt aux yeux d'une certaine sociolinguistique une valeur qui ne doit rien à son volume » (p. 100).

Ainsi, en soutenant que « l'hétérogénéité appartient à la structure même de la langue » (Encrevé, 1977 : 5), la sociolinguistique a affranchi le champ des investigations empiriques non seulement d'une vision monolithique, normée/normative des phénomènes langagiers, mais elle a contribué, également, à enrichir le fonds épistémologique et méthodologique des sciences humaines en leur proposant une autre approche, une « alter-approche » qui prenne en charge la multidimensionnalité du réel et la complexité des situations d'interactions intersubjectives ; bref, elle a offert aux approches disciplinaires des terrains de discours ainsi que des choix herméneutiques de leur compréhension.

Cela étant dit, et nonobstant l'homogénéité du terrain de recueil des données, notre corpus est construit de trois extraits hétérogènes produits par de jeunes lycéens.

Nous travaillons ici sur trois situations empiriques que constituent trois moments distincts de conversation avec (a) de jeunes garçons, (b) de jeunes filles et (c) de jeunes filles/garçons devant le portail principal du lycée en question. Les deux premières situations (a et b) ont été effectuées de façon directive tandis que la troisième (c) s'est déroulée en interaction.

5. Parlers jeunes : Cryptage ludique et ludisme crypté des identités

Dans l'extrait suivant, des jeunes lycéens se donnent à voir comme étant sujets à part, n'appartenant pas aux autres groupes en se frayant des chemins singuliers de marquage :

E : Est-ce kayen des groupes de jeunes lycéens distincts et différents hnaya fi lycée ?

G11 : ih..kayen bezaf (oui, il y en a beaucoup)

E : tu peux me donner des exemples ?

G11 : kayen par exemple Hard..Hip Hop..

G12 : kayen tanik shab Radjla yakhoul..hadok li djaybinha kichorl homa les forts hnaya fi lycée (il y a aussi les Radjla, frère, ceux qui se prétendent être les plus forts ici au lycée).

E : kifach forts ? (comment cela ?)

G12 : kichorl hadrathom khchina..(Comme si leur façon de parler était très abrupte).

G11 : chouf yakhoul..hadok ..wahad mlayafhamhom..parce que yahadrou balmakloub.. (Écoute, frère, ceux-là personne ne les comprend parce qu'ils parlent à l'envers (en verlan)).

E : balmakloub ? (à l'envers ?)

G11 : ih.. balmakloub, par exemple kayen wahad lgroupe hnaya..min Ben Aknoun au lieu ygolo.. » ya abd chaftou hada » ygolo.. » ya bad atchou daha » (Oui, en verlan, par exemple, il y a un groupe ici de Ben Aknoun au lieu de dire hé ! frère t'as vu celui-là ? il dit cela en verlan.)

Les Radjla sont catégorisés, dans cet extrait, comme un (sous)groupe se donnant l'impression d'être les plus forts sur la scène du lycée *shab Radjla yakhoul..hadok li djaybinha kichorl homa les forts hnaya fi lycée*. Notons l'emploi remarquable de ces particules de modalisation et de distanciation énonciatives *hadok* « ceux-là », *kichorl* « comme si » qui connotent négativement les Radjla, lesquels deviennent mal perçus des autres, presque indésirables et sont cantonnés dans une sphère marginale ; d'où, selon nous, leur caractère trop viril et quasi masochiste par lequel ils veulent convertir leur infériorité marginale en supériorité (sous)groupale dominante.

Le caractère énonciatif abrupt, sec et rigide de la façon de parler des Radjla *G12 : kichorl hadrathom khchina* est corrélativement lié à une pratique linguistique hors normée car affectant la structure essentielle de l'arabe dialectal qui se trouve, ainsi, verlanisé *chouf yakhoul..hadok ..wahad mlayafhamhom..parce que yahadrou*

balmakloub... La verlanisation⁷ de l'arabe dialectal bloque la communication avec les Radjla et provoque des obstacles d'intercompréhension *wahad mlayafhamhom*, en même temps qu'elle est une stratégie discursive déployée par cette catégorie identitaire pour se défendre contre toute volonté de pénétration de leur(s) espace(s) privé(s) par les autres (sous)groupes ; elle est également une technique d'agression en ce sens que les Radjla subvertissent la norme de l'arabe dialectal et se construisent leurs propres normes déviantes. Ainsi, « on peut mettre l'accent sur les stratégies de défense et d'agression ; en ce sens les procédures du verlan agissent comme des mécanismes de subversion linguistique et de construction de normes déviantes. » (Bachman & Basier, 1984 :184).

Ya bad atchou daha. Arrêtons-nous sur cette expression verlanisée selon ce lycéen. Nous remarquons, dans ladite phrase les inversions suivantes : *abd/bad* ; *chatou/atchou* ; *hada/daha* littéralement « mec/emc » ; « t'as vu/as vu't » ; « celui-là/là-celui », alors que la particule d'apostrophe *ya* est restée telle quelle.

Dans *abd/bad*, nous observons qu'il y a la voyelle [a] uniquement qui vient s'intercaler entre les deux phonèmes [b] et [d] ; dans *chatou/atchou*, la syllabe *cha* est inversée en *at* et la syllabe *tou* en *chou*. Ainsi, le phonème [ʃ] qui occupait la première position dans le lexème *chatou* est déplacé pour se trouver adjoint au phonème [u] qui est, lui, maintenu à sa place (dernière position) ; le phonème [a] est décalé à la première place alors que le phonème [t] est déporté à la deuxième ; dans *hada/daha*, il y a inversion des syllabes : la première syllabe *ha* devient la seconde et la seconde *da* prend la place de la première. Nous constatons que la verlanisation, dans cette expression en arabe dialectal, touche aussi bien au nom *abd*, à l'adjectif démonstratif *hada* qu'au verbe *chatou*.

Cet exposé formel du mécanisme de la verlanisation utilisée par les Radjla atteste de leur capacité à agir sur le système linguistique et à le dévier de façon à créer leur propre code, en tout en assumant des fonctions crypto-ludiques, assure aux membres du (sous)groupe une cohésion positive, « une affirmation de groupe et au-delà, une tentative d'élaboration identitaire » (Bachman & Basier, 1984 :184). En ayant recours à la verlanisation, les Radjla s'en font une ressource langagière qui leur permet « un langage de clôture, certes, mais aussi un instrument de reconnaissance » (Ibid : 184) et cela par l'encodage qui n'est déchiffrable que par les seuls initiés et leur offre l'occasion de se distancier, de se démarquer des autres (sous)groupes au sein de l'espace intergroupe du lycée Amara Rachid.

Ainsi, et comme nous avons pu le voir *supra*, les jeunes lycéens s'agrègent en (sous) groupes pour/en vue de se démarquer des autres pairs en cryptant leurs modalités langagières tout en en jouissant dans une perspective d'identification⁸. Les parlers de jeunes lycéens s'inscrivent, certes, dans des logiques d'interactions fonctionnelles dans lesquelles le codage est revêtu des formes diverses dont la verlanisation apparaît comme étant plus déterminante et où « une contre-légitimité linguistique » (Bourdieu, 1983 : 103) tend à s'installer ; il n'empêche que, comme

⁷ Par ce terme, nous entendons ici simplement cette action faite sur le système de la langue et qui se caractérise par l'inversion des syllabes ou des phonèmes d'un terme.

⁸ La catégorie « Radjla » se reconnaît par le biais de cet encodage qui participe d'une aspiration à la création d'un espace discursif distinct imperméable aux autres.

dans notre cas ici, cette « imperméabilisation » langagière des rapports inter-subjectifs entre sous-groupes de jeunes lycéens, outre le fait qu'elle participe d'« une volonté cryptomanique » (Bensimon-Choukroun, 1991 : 80) conduit à l'émergence d'« une identité intra-communautaire dissidente » (Boyer, 1997 : 13) foyer altéritaire et garante d'un nouvel espoir générationnel et au-delà social.

6. Parlers jeunes lycéens : Dynamiques innovantes et forces altérogènes

Les motivations sociolinguistiques qui sous-tendent l'apparition en contextes spécifiques de « parlures jeunes » se manifestent le plus souvent sur le plan lexical ; celui-ci semble très prégnant car phénoménologiquement assez ostentatoire en termes de visibilisation des traits définitoires des différences et des identités. Or, si les jeunes créent des pratiques à l'image qu'ils se font d'eux-mêmes, leurs mouvements de déviance sont liés à des conceptions/perceptions différentes du monde. Cela met en œuvre des processus d'altération tendus vers la différenciation de l'autre :

E : Selon toi, pourquoi ces jeunes lycéens se distinguent-ils ?

F3 : C'est peut être pour se faire remarquer car il y a la mode, l'esthétique et tout et Alger c'est le modèle en Algérie ..ou pour montrer qu'ils sont très in comme l'Hradess et les Hip Hop...voilà

E : Ok.

F3 : Mais il y a aussi qui veulent pas se faire remarquer et ils sont en groupe, ils créent des mots c'est tout... c'est pas toujours le cas.

Nous remarquons qu'ici la jeune fille attribue la différenciation des lycéens non seulement au goût de la mode, de l'exhibition de soi mais aussi à une certaine propension à la différence *ils sont en groupe...c'est tout* affirmant de la sorte une attitude à l'écart en l'assumant sans qu'il soit revendiqué ou fonctionnalisé *c'est pas toujours le cas*. Le regroupement devient ainsi une forme de détachement relatif à une pulsion inter-individuelle luttant contre la légitimité dominante de faire partie d'un groupe hégémonique⁹ ou, pour le moins, ayant les caractères d'une configuration symboliquement dotée d'une force de domination sur l'espace public du lycée.

D'autres groupes se retranchent sur eux-mêmes pour se démarquer en créant des unités linguistiques nouvelles et pluricodiques :

E : Pourquoi ces jeunes se distinguent-ils ?

G11 : Pour la mode rak chayaf...yalabouha..hasbine rouhom taa l'étranger mais c'est rien !! (pour la mode, tu vois ! ils se la jouent .. ils se croient à l'étranger mais c'est rien)

E : Est-ce qu'ils créent des mots nouveaux ?

FI : ih..kayan des groupes hakda..kima hadak lgroupe taa Hakim tsib defra pour 10 DA,

GI : ih ..tsib tanik cinkouha pour 50DA

E : ah..d'accord ::

⁹ Ici, les Hard, les Hip Hop se font passer pour des groupes hégémoniques.

F : *Il y en beaucoup de toutes façons hnaya par exemple mochkilation, problémation, oukhdatation*

GI : *dessouknation.kayan tanik fichlesse, impohal..bezaf en tout cas..*

E ; *ah !*

F : *kayan beaucoup c'est vrai..ghéolisme, bohioufisme, ça veut dire stupidité, et intchdhchadhable hadja immangeable,... v'là*

Les deux jeunes interactants livrent quelques innovations lexicales imputées à certains groupes lycéens ; des mots conjuguant pour la plupart le français comme « matrice innovante », l'arabe dialectal, le kabyle et l'anglais. Le domaine péculaire se trouve être investi d'une charge symbolique de codification en ce sens que des pièces monétaires telles que 10 DA et 50 DA sont nommées, respectivement *defra* et *cinkouha*, des mots dont une partie morphologique semble porter le poids d'une autre langue, le français en l'occurrence ici. En effet, *defra*, selon nous, serait formé à partir du morphème *di* qui signifie le chiffre *dix* assimilé en *dé* et du *fra* qui serait une troncation du mot *franc*, ancienne monnaie française. Ce néologisme serait ainsi la déformation du syntagme *dix francs* mais « remorphologisé » par assimilation et troncation, alors que *cinkouha* est la traduction linguistique de l'expression numérique *cinq* mise au féminin produisant ainsi un effet d'attirail terminologique.

Les termes *mochkilation*, *problémation* et *oukhdatation* sont des noms d'action formés le premier du lexème arabe *mouchkil* qui signifie « problème » et du suffixe de la nominalisation *-ation* induisant, de la sorte, une situation de genèse de problème ; le deuxième est constitué de deux mots relevant du français *problème* + *-ation* qui souligne le caractère actionnel du problème, ; le dernier est composé du lexème *oukhda*, un terme puisé dans le code dialectal et voulant dire « problème » et du suffixe *-ation*. Remarquons ici que c'est le français qui est langue matrice LM et l'arabe dialectal langue encastrée LE pour reprendre le modèle insertionnel de Myers-Scotton (1993) car *oukhda* s'encastre dans la nominalisation générée par l'emploi du suffixe d'action français.

dessouknation est un terme singulier mélangeant ou « codeswitchant » les trois langues : le français à travers le préfixe de négation *dé-*, l'arabe dialectal via le lexème *soukna* qui signifie « maison » ou « demeure » et l'anglais en dernière position par le truchement du suffixe d'action *-ation* prononcé à l'anglaise ; cette combinaison intra-énoncé pluricodique veut dire l'action de déloger.

Fichlesse est formé, lui, du morphème arabe *fichl* déformation de *fachal* signifiant « échec » ou « défaillance » et du morphème français *-esse* imprimant à ce mot le sémantisme de la faiblesse. Les mêmes remarques s'appliquent au néologisme *impohal* dont nous avons déjà fait une analyse plus ou moins détaillée ailleurs (Becetti, 2009).

Les derniers termes *ghéolisme*, *bouhioufisme* et *intchadhtchadhble* présents dans l'extrait interactionnel sont empreints de deux codes : le français comme toujours langue matrice LM par le biais du suffixe *-isme* dans les deux premiers mots signifiant « stupidité » ou « idiotie » et les affixes *in-*, *-able* dans le troisième mot qui veut dire « immangeable » ; le kabyle occupant ici le rôle de langue encastrée LE. Nous insistons ici sur cette habileté langagière dont jouissent les

innovateurs lycéens en faisant subir au système linguistique arabe des altérations morphologiques allant de pair avec des connotations pertinemment inscrites dans l'autre langue.

L'autre code, en s'infiltrant au sein d'unités linguistiques dialectales, en crypte l'usage, engendre une activité néologique qui crée de la différenciation et participe d'une dynamique groupale altérogène. Les termes innovants énumérés *supra* sont le fait de jeunes lycéens enclins à la démarcation dont le motif principal semble, certes, tendre à renforcer « le sentiment de complicité, ce qui explique aussi ce plaisir de partager quelque chose qui n'est accessible qu'à eux » (Caubet, 2001 : 26) mais converge aussi vers la recherche d'une autre modalité de présence sur l'espace public et donc vers une façon autre – qui n'est pas forcément contestataire – d'aborder et de percevoir autrui.

Conclusion

Les pratiques langagières des jeunes lycéens continuent à témoigner d'une vitalité créative et d'une dynamique néologique qui dans le cas de la ville d'Alger s'empreint et s'irise de reflets pluricodiques et plurilingues savamment mixés ; cette praxis langagière jeune, tout en se re-fonctionnalisant à travers les divers rôles qu'elle s'assigne (cryptique, ludique et identitaire), manifeste les signes réels, mais pas nécessairement apparents, d'une autre relation intersubjective où l'altérité est plus recherchée qu'atteinte. S'il fallait renouer avec des études sociolinguistiques portant sur le « *parler jeune* », avec toutes les réserves terminologiques affichées à son encontre¹⁰, ce qui serait intéressant de voir, c'est l'impact de ces phénomènes langagiers sur le sort des rapports interpersonnels en termes de conception/perception de l'autre, et cela au delà de leurs multiples interférences linguistiques ou discursives mises en jeu.

Les protocoles conclusifs étant souvent de nature ouverte et parfois perspectiviste, nous pensons que les parlers jeunes exhibent et théâtralissent des tensions relationnelles dues à des instances centrifuges de l'identité ; d'où peut-être cette dynamisme qui caractérise les pratiques jeunes.

Enfin, l'une des leçons qu'on pourrait tirer de cette formule suggestive de Michel Foucault (1994 : 311) : « Nous luttons tous contre tous. Et il y a toujours quelque chose en nous qui lutte contre autre chose en nous », est que cette lutte intra-individuelle contre autre chose en elle-même serait ce qui fonde le rapport à l'autre et en creuse toujours l'accès.

¹⁰ Cf. Billiez et Trimaille (2007).

Bibliographie

- BACHMANN Christian & Luc BASIER (1984). « Le verlan : argot d'école ou langue des keums », *Mots*, 8.
- BAVOUX, C. (2000). « Existe-t-il un parler jeune à la Réunion ? Compte-rendu d'une enquête auprès de six groupes d'élèves et d'étudiants », *Études Créoles*, XXIII-1, 9-27
- BECETTI, A., (2009). « L'innovation lexicale dans les parlers de jeunes lycéens : un marqueur identitaire et urbain ? » in Actes du Colloque *Emergence et prise en compte de pratiques linguistiques et culturelles innovantes en situations francophones plurilingues*, Damas (Syrie), 27-29 mai, 63-68.
- BENRABAH, M., (1997). « Les avatars du français à travers la politique linguistique en Algérie », in Caroline Juillard et L-J Calvet (éds), *Politiques linguistiques : mythes et réalité*, AUPELF-UREF, Collection « Actualité Scientifique », 55-60.
- BENRABAH, M., (1999). *Langue et pouvoir en Algérie*, Paris, Segurier.
- BENSIMON-CHOUKROUN, G., (1991). « Les mots de connivence de jeunes en institution scolaire : entre argot ubuesque et argot commun », *Langue française*, 90, 80-91.
- BILLIEZ, J. (1992). « Le “parler véhiculaire interethnique” de groupes d'adolescents en milieu urbain », in *Des langues et des villes*, Paris, Didier Erudition, 117-126.
- BILLIEZ, J. (dir.) (2003). *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*, Paris, L'Harmattan.
- BLANCHET, Ph., (2007). « Quels “linguistes” parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur les phénomènes linguistiques », *Carnets d'atelier de sociolinguistique*, 1.
- BOURDIEU, P., (1983). « Vous avez dit “populaire” ? », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 46.
- BOYER, H., (1997). « “Nouveau français”, “parler jeune” ou “langue des cités” ? Remarques sur un objet linguistique médiatiquement identifié », *Langue française*, 114, 6-15.
- BOYER, H., (2002). « Sociolinguistique : Faire corpus de toute(s) voix ? », *Mots*, 69, 97-101.
- CALVET, L.-J. (1997). « Le langage des banlieues : une forme identitaire », *Skholê, Cahiers de la recherche et du développement*, n° hors série, 151-158.
- CAUBET, D., (2001). « Comment appréhender le codeswitching ? », in *Comment les langues se mélangent codeswitching en francophonie*, l'Harmattan, 21-31.
- CONEIN, B. & GADET, F. (1998). « Le français populaire des jeunes de la banlieue parisienne, entre permanence et innovation », in Androutsopoulos, J., Scholz, A., (eds), *Actes du Colloque de Heidelberg, Jugendsprache/langue des jeunes/youth language*, Frankfurt, Peter Lang, 105-123.
- ENCREVE, P., (1977). « Présentation : Linguistique et socio-linguistique », *Langue française*, 34, 1, 3-16.

- FAGYAL, Zs. (2004). « Remarques sur l'innovation lexicale : action des médias et interactions entre jeunes dans une banlieue ouvrière de Paris », *Cahiers de sociolinguistique*, 9, 41-60.
- FOUCAULT, M., *Dits et écrits, 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994.
- GOUDAILLIER, J.-P. (1997). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GRANDGUILLAUME, G., (1983). *Arabisation et politique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GRANDGUILLAUME, G., (2004). « La Francophonie en Algérie », *Hermès* 40, 75-78.
- JULIEN, C.-A., (1994). *Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à 1830*, Paris, Payot.
- LEVINAS, E., (1971). *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, M. Nijhoff.
- MERLE, P., (1986). *Dictionnaire du français branché*, Paris, Seuil.
- MEYERS-SCOTTON, C., (1993). *Duelling Languages*, Oxford, Clarendon Press,
- MORIN, E., (1980). *La Méthode*, T1, Paris, Seuil.
- MORSLY, D., (1988). *Le français dans la réalité algérienne*, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris V.
- MORSLY, D. (1996 a). « Alger plurilingue », *Plurilinguismes*, 12, 47-80.
- MUCCHIELLI, A., éd. (2002). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.
- RICOEUR, P., (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- ROBILLARD D. (de), (2001). « Peut-on construire des 'faits linguistiques' comme chaotiques ? » *Marges Linguistiques*, 1, revue en ligne (www.marges-linguistiques.com).
- ROBILLARD D. (de), (2007). « La linguistique autrement : altérité, expérenciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », *Carnets d'atelier de sociolinguistique*, 1.
- ROBILLARD de, D., à paraître, « Réflexivité : sémiotique ou herméneutique, comprendre ou donner sens ? Une approche profondément anthropolinguistique ? » in *Cahiers de sociolinguistique*, 14.
- TALEB-IBRAHIMI, K., (1995). *Les Algériens et leur(s) langue(s). Éléments pour une approche socio-linguistique de la société algérienne*, Alger, Dar El-Hikma.
- TALEB-IBRAHIMI, K., (1996). "Remarques sur le parler des jeunes Algériens de Bab El Oued", *Plurilinguismes*, 12, 95-109.
- TRIMAILLE, C. et BILLIEZ, J., (2007). « Pratiques langagières de jeunes urbains : peut-on parler de "parler" ? » in, C. Molinari et E. Galazzi (éds), *Les français en émergence*, Bern, Peter Lang, 95-109.